

Alexis Hubert

La phrase, cet élastique



Alexis Hubert

La phrase, cet élastique

[appareil]



Bruno Guattari. Éditeur

des déchirures anonymes

Ce qui nous pense installe lentement, imperceptiblement, à notre corps défendant, des déchirures dans l'espace. Ce sont autant d'illusions dont le moi se nourrit, et qui écorchent l'intérieur à chaque inattention. Or en laissant un corps sans moi, une vaste ouverture derrière le visage unifie la vue. Nous sommes poussés par le tout, sans volonté propre, anonymes, morts à nous mêmes, et pourtant infiniment libres. Les couleurs, les sons, les odeurs, les textures débordent alors des premières déchirures, qui s'avéraient n'être que des éléments d'un même espace, où les trois dimensions du temps se rejoignent au présent. Toute les strates d'une mémoire anonyme remontent et s'interpénètrent immédiatement, éprouvées dans leur épaisseur par de brèves perceptions profondes : l'arête d'une commode, un bois de lit, un pli de rideau, une rainure de parquet. Le monde apparaît ainsi avec les choses qui se construisent sans personne, où autant de yeux, sans jamais toucher, ont égratigné, fendu, arraché, déchiré l'espace uni, dans l'insupportable plénitude des lignes qui ne délimitent que des absences de nous.

bariolages et bigarrures

Les abeilles bourdonnent dans l'oreille, étalent mes sinus sur les grappes sucées par le dard. Sans éviter les adjectifs. Ici est déjà là, nous n'y sommes pas vu y rentrer. L'air est vrombissement, insectes concaténés. Cette bouillie jaune-noir dans la bouche, matière grouillante, rafistolée par l'oreille pour faire d'une fréquence un aliment de la tête. Un corps s'écrase sous le soleil, bernique, crabe vertical à squelette raidi. Chassant l'ennui, souvenir affligé. Un ventre fomenté ses noeuds. D'un jet de mots, on secoue la matière, étale ses grumeaux sur la planche sèche de la page. Confiture de syllabes. Deux alouettes évasent le vent, gloussant, matière pour une terre sans fertilité. Tout décante, dans la sécheresse imaginaire. Un chapeau d'ancêtre sous l'eucalyptus tourne dans la mémoire. Le chant-mitraillette de l'oiseau regonfle des phrases. Un nuage s'écarte et le soleil noie tout le paysage. Des livres aident à mieux toucher, mais l'ombre sur le mur ne dit rien. Le désir d'écrire ne s'exacerbe pas. Quêter la sensation, l'inventer sans le mental. L'attente, épreuve de l'humilité, quand on pourrait apprendre, et savoir. Ne pas écrire ce qui a une raison d'être écrit. Les yeux plissés, sans sommeil, aident à pénétrer les lattes de bois. Image et parole d'un vieil homme en sa maison, toujours penché sur un livre. Le souffle s'emballé avec la conscience dans les dards. Arbres aux mains levées, glycine explosive, suçant la bouche. Dans la lumière rouge, le verre du soir comme venu des grappes. Les yeux luttent pour atteindre la nuit courte, bananes pourrissantes sur la table, verte, ou gratuite bouillie d'avocat pour gonfler

la vue. L'ombre du bambou bruit jusqu'au crépitement, les conseils pour vivre tombent en décrépitude. Jachère, des moches rôdent sous les mauvaises herbes. De la présence, rien à dire. Mourir à soi même sans prétendre devenir aussi évident que le silence. La sophistication étale ses maxillaires inutiles, se gargarisant, seul, moins étouffé. Cafard tractant un autre cafard, sans oxymores. J'entends l'un rabrouer l'autre de son infirmité.

L'entremêlement des branches de la glycine est un ciel intérieur. Des fluides circulent entre oiseaux et abeilles, soudainement éteints, rechargés entre mes extrémités. Calvaire de l'après midi, cette activité trop grande pour laisser la tête se rassembler dans une seule couleur. La nuit ne fait pas se disperser les pensées. Prendre l'espace comme des correspondances amicales, des réverbérations de ma parole anémiée. L'oeil sort alors ses doigts pour faire bégayer la matière. Des photographies s'animent à secouer les plantes en pots. Aloe et baies roses, saxifrages ne demandent rien, mais narguent. La baie vitrée interroge mon faible rendement de chair. Perspectives ouvertes jusqu'au jardin du dedans. Mes veines gardent le sang à l'envers. Les tergiversations épanchent le fruit. Pas de corps étranger pour les insectes, vertu de l'occupation. Un bourdon gorge l'air comme d'un Je bien volatil. Jaune mou percé, manger par les narines, mais engloutir la banane. Mon regard se pose avec l'oiseau sur le bambou. Je picore des graines. Tout m'évapore, et c'est vigueur. Bafouille comme voletée de plumes. Mes mains sèches s'enveloppent de frissons de bleus, débris de corps.

La phrase, cet élastique, et la tête qui jouit en free-jazz. Tac-tac, pivote dans le coeur, et le moineau pique son petit insecte. La hulotte sonnerait l'heure du repos. Par la

pensée, en souriant, l'arrêt total de parties du corps. Se demander si c'est écrire, face aux stylistes.

On étouffe ici, même dans les épaisseurs de matières. Il y a trop, l'oeil sature, voudrait épuiser, ne pas rester dans la profusion et la perte. Ecrire, tuer le temps qui ne passe jamais, affrontant l'espace, le rouge gorge élaborant son chant mieux que toute coulée verbale. Peur de s'y mettre, d'explorer l'infini. Le ventre, toujours plus petit dedans. Couleurs vues, mais non intégrées, petit circuit de la machine à laver. Tout se fragilise dans ce présent extensible. Le froissement de l'oiseau proche fuyant. Un épi de pissenlit balloté par un reste de toile d'araignée métaphorise l'homme. Un moucheron débilitant expérimente les bords du plancher. Du peu à dire, faisons en la lie de toute espérance. Le monde ne se mange pas assez, la couleur non plus. Regarder peut suffire à l'estomac. Une mouette crie son besoin de chaleur. Un soir éclate aux vitres, l'oeil se roidit. Le bruit des casseroles n'attise aucune faim. On sue sans bouger, une main s'envole dans l'ombre du mur. La tringle pend, tête en bas, seule, au bout du fil. Le silence est revenu, et avec lui, l'orgueil de ne pas souffrir du vide. Un ciel crachote son petit liquide bien mesquin. Le plafond plus bas que bas, la tête le touche, s'y cogne, et recogne, éprouve gratuitement ses limites. Mur, mur, mots comme des parpaings jointés à l'extrême, ne laissant passer aucun air, et le ciment du langage par dessus. Cette peine rentrée, toujours, au réveil, guirlande sombre, déjà saucissonnée au cou. La nervosité en circuit fermé, sans conscience. On meurt doublement, tenté par sa sauvagerie. L'appétit de savoir surpasse toutes les souffrances. Les mots me lisent, me forcent à les lire. Des suites de maximes, fragments du dedans.

Tout ici tremble de savoir ne jamais réussir. On voudrait arrêter le je, mais que dire lorsque le monde nous rejoint? La tempête bat les vitres, corps fétu, graine de pissenlit. On se voit au plafond, dans les murs, partout, éclaté, difforme. S'arrache la langue sans compter, rêche, qui cherche à dire. Les cousins gobés de l'oeil, pour éviter la lourdeur. Pourquoi cette peur d'écrire, de lire, et soudainement la boulimie, l'engouement décidé? Le froid réveille, la lumière ploie. Des deux mains, encore, mais au bout de quoi. Les brisures de l'air assaillent. Un vent prolonge, du peu à dire se gargarise. Nuit calme, soudain, et la parole s'apaise. Avoir écrit sauve la journée, sans qu'on sache, et quel salut. Quête à perte, sans motif. Tout repose, à un certain état du soleil. Torse bombé, j'aligne mes petites trouvailles. Peur du rien dans une attente qui ne crée pas. Tout est trop loin. A en picorer de la graine de lettres. Une jonquille seule pas ouverte, elle me tire dans son bulbe. Passé la porte, un air d'ascétisme. On plie devant si peu de peau, ce à quoi tient nos jours. Mots misérables, dans la continuité rampante de petits rythmes extorqués à la machine à réfléchir.

des errances

dans les foulées
matinales, j'emmène
la nuit courte, délavée

des yeux rameaux
de bois morts
évidés
taillés
à la hache

marchant
au plus loin allé
de ce que peut
la masse d'os dans
la routine du vivant

mots roués comme
la rugosité de la
voix prise
par le sommeil

tête levée avec
les bêtes curieuses

le soleil dore son mal
au réveil, peau violette
sourcils froncés
oeil passant
ocre-vert, avalant l'étendue de
mais et de blé
cernant les arbres
les toiles
les étoffes alanguies

oblongue
l'odeur de bouse
refluée
la touffeur d'un
rayon oblique
et les os moins
le gel
avant le nuage voilant
son suaire bleu pâle

les pieds
sortent de terre
avec l'enjambée
vitale, frénétique
par dessus
le caveau mental

le crâne fait osciller
son squelette
son peu de graisse
laissé
pour la survie

prolongeant encore
les distances et
ses mesures inutiles

tous les ailleurs sont ici
une cartographie muette

écouter les corbeaux
au bout du champ

se déporter une fois
encore, seulement
une fois et pas plus
avant le jamais plus

à la vitesse du regard
sa lumière colportée

se tordent
les articulations
s'échauffent
cherchant à mieux
éprouver la silhouette

l'ombre projetée sur la flaque
reflet d'arbre tremblant en autant de
paquets de branches
les veines
rachitiques et
saillantes

à s'enfoncer dans
la forêt, à composer
compulsivement ces lignes
au rythme des
écarts de corps

étonnamment l'amorce
d'un sourire
lèvres au bord
parti pour
guérir
de la subsistance
parti
pour atteindre
organes compressés
vider le bol
ses sombres couleurs internes
nuées de
mousses sur la tête
le saisissant
avant goût des
charognards en
l'ultime voyage
toutes sensations défaites

glisser sur
de vieilles mottes
comme l'œil s'enlise
dans deux couleurs trop
disjointes, s'enlace le
langage, les jambes
enroulées autour des collines
à perte

effacer
tout risque de
vitalité morte
d'écriture à vue

les mots affluent
sans discontinuer
ils maçonnerent
un chemin
sans murs
le sol éclairé
de briques sonores

le visage grave
porté
devant, loin
marche ainsi
au hasard
d'un village à l'autre
entrechoqués
en pirouettes mentales
courts circuits crâniens

à se demander pourquoi
dans la traversée
subitement se tait
la parole, affligeante
comme un humain délaissé, morne
celui des lotissements
figés dans leurs
piscines en plastique

retourner
quitter la route
retrouver cette
épaisseur de silence
où tous les bruits
succombent
à la contemplation
immobile
ce livre
rechargeant
la parole
sa perspective
tracée par soi
en personne, une échappée
mesurée, mesurable encore

le corps de personne

Les formes du monde sont toutes des yeux et des mains quand je les attends, lentement, quand je les laisse venir et me toucher, dans le silence, et quand je me laisse, moi, au devant de ces formes, qui me dissolvent et me soulignent, me rendent plus consistant, m'enrobert dans ce corps de personne.

Les formes du monde ont toutes des yeux et des mains quand elles se meuvent dans le corps de l'air, cet air sans moi, de l'air à soi. Un visage, quand les formes du monde le regardent, est tous les visages inconnus de soi qui ne peut jamais voir son visage en regardant le monde à chaque instant du corps de l'air, l'air de son corps, l'air de personne accueilli et traversé.

Un oeil est dans mon oeil, qui se regarde quand je ne me regarde plus dans les choses vues. La couleur devient rayonnante, étincelante, rouge, sang expulsé sitôt caillé ; elle se dégrade dans les formes, harmonieusement, comme autant d'épaisseur ajoutée à la présence de l'air dans son corps de personne. Les formes du monde entourent mon corps dans son air, ce corps devenu le corps du monde, de personne, quand je cesse de penser à mon corps et aux formes du monde, apparemment devant, mais seulement vues. Mes yeux sont tous les yeux du monde quand l'espace vibre d'une attention extrême ; les yeux et les mains des formes se regardent et se touchent elles mêmes ; elles laissent l'espace à mon corps pour toucher ce qui fait corps dans ce qui le traverse sans moi.

Mes mains s'agrandissent dans l'air, écartent leurs doigts et les allongent, comme des possibilités de recouvrir le monde, les mains de personne, se touchant elles mêmes, à l'infini. Un oeil parmi tous les yeux est ma bouche, avant que je la regarde comme la bouche de personne, s'embrassant elle même, dans la conscience des lèvres au contact du corps de l'air ; ces lèvres, éclatantes, rougeoyantes, comme la lumière de l'air quand elle étincelle d'une présence rassemblant les formes, un bref instant, mais de plus en plus long dans l'effort du corps pour se déporter.

Mon corps devient un corps qui se délite, se désassemble dans tout ce qui le touche, sol, table, chaise, fenêtre, ciel, vent, zigzaguant dans l'air, disséminant ses particules, créant des limites aux formes pour qu'elles les rompent, incessant ballet de création et de destruction dont se nourrit le corps de personne, avalant toute matière avant de la rejeter violemment afin qu'elle nourrisse toutes les formes à venir dans sa présence, lumineuse, solaire, insupportable et indispensable.

Livres

Déjà parus

Sara Oudin, *Quarante. et Un*, Poèmes, 2018

Adèle Nègre, *Résolu par le feu*, Poème, 2018

Adelson Élias, *Ossements ivres*, Poésie, 2019

Marcel Dupertuis, *Les chambres*, Tome 1, Roman, 2019

À paraître prochainement

Isabelle Sancy, *Paraisons*, Poésie, printemps 2020

Vous pouvez commander nos ouvrages directement en ligne depuis notre site (paiement sécurisé) : <https://www.brunoguattariediteur.fr/index.html>

•

Revue numérique

[margelles n°1, printemps 2020](#)

•

Cahiers [appareil]

Adèle Nègre et Anna Agostini, *Hortus Conclusus*, 04.2020

Jean-Claude Terrier, *La crête La faille*, 04.2020

⊥

[*appareil*] est une publication numérique initiée par Bruno Guattari. Éditeur. Elle se veut une extension souple (voire élastique) des différents projets en cours, dont la revue *margelles*, tout autant qu'un objet autonome qui proposera, sous forme de cahiers, diverses propositions littéraires et/ou plastiques. La forme et le format s'adapteront autant que possible à ces propositions.

⊥

Alexis Hubert a publié dans quelques revues de poésie (Remue.net, Terre à ciel, Résonance Générale, Paysages Ecrits...). Son premier recueil *Comme on s'accroche à une bouche* est à paraître aux éditions Le Réalgar (2021).

⊥



Bruno Guattari. Éditeur
Chemin de la Blandinière,
41250 Tour-en-Sologne

site : <https://www.brunoguattariediteur.fr/index.html>
e-mail : brunoguattariediteur@gmail.com



Bruno Guattari. Éditeur